



Julie Dratwiak

UN RAYON DE DÉBORD

Julie Dratwiak

Un rayon de débord

© Julie Dratwiak, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8659-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Il y a dans tout ce qui vit une force qui ne se contente pas de la forme.

Une pulsation qui pousse au-delà du contour, qui fissure les frontières et les cadres. Ce mouvement, ce tremblement à peine visible, ce glissement hors de la ligne assignée, c'est cela que j'appelle le débord.

Le débord n'est pas un accident. Il n'est pas une défaillance.

Il est au contraire l'expression la plus exacte de la vie dans sa tension, son mystère, sa profusion. La fleur déborde la tige, l'oiseau déborde le ciel, le cœur déborde le thorax, l'enfant déborde le langage. Le monde, chaque matin, déborde de lui-même.

On nous a appris à contenir.

À canaliser.

À ne pas faire de bruit, pas faire de vague, pas sortir du cadre.

Mais la vie, elle, ne connaît que les vagues. Elle ne connaît que le jaillissement, l'irruption, l'inadéquation.

La cellule vivante n'est pas une structure figée : elle sécrète, excrète, respire, échange. Elle n'est jamais seulement elle-même. Elle est traversée, ouverte, offerte.

La croissance elle-même n'est qu'un débord : quelque chose qui se donne sans retour en arrière, qui dépasse sa forme d'hier.

Le débord est ce moment où la vie, ne se supportant plus dans sa forme close, exige un surcroît d'espace, un excès d'être.

Et c'est toujours un moment de risque.

Risquer d'éclater.

Risquer de faillir.

Risquer de troubler l'ordre, l'équilibre, l'image.

C'est pourquoi le débord dérange.

Dans les sociétés, dans les familles, dans les corps. Il met en péril le lissage des apparences. Il menace les plans bien tracés. Il est le contre-chant du convenu.

Mais c'est ce qui en fait aussi la chance : il est ce qui sauve du figement, de l'ennui, de la répétition stérile. Il est la faille par laquelle l'inattendu peut survenir.

Il n'y a de création que dans le débord.

La poésie naît dans l'écart.

L'amour jaillit d'un trop-plein.

L'extase, ce mot dont la racine dit précisément le « sortir de soi », ne peut être contenue dans aucune formule.

Le débord, c'est ce moment où l'être se surprend à être plus que lui-même.

La plante cherche la lumière. Et dans cette effort vers le haut, elle défait parfois l'ordre du jardin.

Elle brise la ligne. Elle s'enroule là où il ne faut pas, se penche trop, s'étire au-delà.

Mais c'est cela qu'on aime chez elle. Ce débord vers la lumière.

Et nous ?

Nous sommes souvent réduits à l'économie du geste, à la tempérance du rêve.

On nous demande d'être raisonnables, de tenir dans les cases.

Mais à quoi bon vivre si c'est pour contenir en soi le cri, le feu, la dérive, la sève ?

Le débord, c'est le lieu exact où le vivant devient vivant.

Il ne suffit pas d'être né. Il faut naître encore, naître au-delà de soi.

Et cela suppose une tension : la forme ne veut pas céder, le cadre proteste. Mais la vie, dans sa logique propre, ignore ces barrages. Elle déborde. Toujours.

Regardez les artistes.

Ils ne créent que lorsqu'ils cessent de maîtriser.

Ils laissent la main aller, l'image se former, la voix les traverser.

Ils ne sont pas producteurs d'œuvre : ils sont débordés par quelque chose.

Et c'est là, dans ce débord qu'est l'inspiration, que l'œuvre advient.

Regardez les amants.

Ils ne se cherchent pas pour se contenir, mais pour se déverser, faire exister un lieu plus vaste, plus brûlant, qui dépasse chacun d'eux.

Regardez les mystiques.

Ils ne cherchent pas un Dieu raisonnable.

Ils cherchent le feu.

Ils consentent à être débordés, défigurés même, par un excès d'amour, de lumière, de vérité.

Penser le débord comme principe de vie, c'est refuser toutes les philosophies de la clôture.

C'est opposer à la sécurité du même l'insécurité fertile de l'excès.

C'est croire qu'un être n'est jamais réductible à ses contours.

Qu'une vérité ne tient jamais entièrement dans une formulation.

Et qu'une vie digne de ce nom est une vie qui déborde.

Un rayon de débord suffit parfois à ouvrir le ciel.

Il suffit d'un rien : une pierre étrange, une mèche de cheveux, une voix qui tremble, un mot hors ligne.

Penser le débord

Je fus, et je suis encore, ce buisson rétif qui défigure la symétrie.

Toute ma vie, ciseaux et sentences se sont acharnés : tailler, égaliser, réduire au silence la branche insolente, discipliner la pousse qui s'obstine à regarder le ciel. On voulait que rien ne vienne heurter la rêvasserie lisse du jardin.

Mais moi, je palpais chaque débord comme un battement de cœur supplémentaire. J'aimais ces fils aventureux qui quittent la trame, timides ou téméraires, persuadés qu'il existe, par-delà l'ourlet, une ville neuve. Ils étaient mes complices. Nous partageons l'exil doré de ceux qui ne savent pas plier l'échine : frères et sœurs sur la pointe des pieds, le nez levé vers la ligne de fuite où l'ordinaire se déchire.

Il est vrai : l'âme humaine décèle d'instinct des accords secrets. C'est là qu'ont jailli les jardins de Versailles, les fugues de Bach, l'opéra blanc posé sur la baie de Sydney, autant d'expirations splendides par lesquelles l'harmonie s'est faite visible.

Mais confondre harmonie et perfection, c'est instaurer une dictature de surface, une utopie glacée qui refuse à la vie tout droit à l'imprévu. Qui donc l'exige ? Quelle voix, sinon la peur, veut que tout demeure à sa place ?

L'harmonie authentique, elle, respire autrement : elle est joueuse, hospitalière, jalouse de ses propres failles. Elle sait que chaque excroissance porte un alphabet neuf. Elle protège ses trublions, car de leurs saillies naissent des issues, des jetées, des sillons où le monde recommence. Un seul fil tiré hors du canevas peut changer la tapisserie entière ; l'harmonie le sait, l'harmonie l'espère.

Elle n'est pas un bloc figé : elle s'invente, se défait, se risque. Elle mise sur l'incomplétude, sur l'hésitation qui trébuche et soudain découvre un autre possible. Regardez la nature : aucun rivage n'est parfaitement droit, aucune forêt n'épouse l'équerre. Les bourrasques déplacent les dunes, un arbre plie jusqu'à crever le ciel, le lierre rature les façades et notre regard s'éveille. On adore ou l'on hait, mais jamais on ne demeure indifférent.

C'est cette tendresse que réclament les débords. La même qui nous saisit devant le trait de feutre enfantin débordant du contour, devant le chien à trois pattes griffonné sur une nappe ; non des échecs, mais des éclats de réalité débordante, féconde, indocile. Pourtant, nous nous empressons d'endiguer ce trop-plein, de le plier dans des définitions poreuses. Et à force de cadenasser, nous étouffons la fraîcheur même que nous cherchons à conserver.

Prenez le détail qui cloche : tout le poème est là.

Alors, portons nos verres à ces dérapages, à ces criques secrètes où l'ordre se fissure.

À nos cris lancés dans l'air comme des oiseaux nocturnes.

À nos bizarreries qui font respirer l'ensemble.

Car c'est dans ces zones de turbulence que l'harmonie, la vraie, l'infatigable, reprend souffle et s'embrase de nouveau.

Je songe souvent à Ferdinand Cheval.

Il n'était ni architecte, ni sculpteur, ni poète, du moins pas selon les titres usuels. Il était facteur. Un homme parmi les hommes. Un marcheur obstiné qui arpentait les campagnes de la Drôme, distribuant lettres et espérances, parcourant plus de trente kilomètres par jour, seul avec lui-même, le ciel, la terre, et la possibilité d'un ailleurs. Mais en lui brûlait un feu plus vaste que la fonction : un rêve, immense, irrépressible, avait élu domicile dans son cœur.

Un jour, il trébucha.

Et ce fut plus qu'un accident du pas.

Ce fut un signe.

Une pierre étrange, une pierre que d'autres n'auraient pas vue, ou qu'ils auraient jetée d'un geste distrait, se dressa sur sa route. Elle le fit chuter. Il la ramassa. Elle lui parla. Non pas par des mots, mais par sa forme, par sa présence, par l'inquiétude qu'elle réveillait. Elle contenait quelque chose de trop grand pour rester dans la poussière. Elle était chargée. Elle vibrait. Elle était la première. Celle qui précède toutes les autres. Celle qui contient déjà la totalité du Palais.

Je l'imagine, ce jour-là, debout sur le bord du monde, la pierre à la main, l'âme en feu.

Un esprit ancien s'était réveillé, peut-être un djinn, un génie, et il l'avait choisi comme hôte. Dès lors, il ne fut plus libre : il lui fallut construire. Il lui fallut obéir à la voix intérieure, à cette architecture invisible qui montait en lui comme un chant, comme une fièvre, comme un ordre.

Il ne demanda rien à personne.

Il n'attendit ni permission, ni reconnaissance.

Il commença.

Pierre après pierre.

Jour après jour.

Pendant trente-trois ans.